

## La Rencontre

J'allais dans le Sud par le rail, chercher le soleil avec la mer, et le repos de l'esprit après une intense année d'études : des amis m'attendaient dans une maison louée au Lavandou.

Il faisait une chaleur étouffante ce jour-là à Paris. Après le trajet en Métro et la traversée des couloirs souterrains, un lourd sac à la main, j'étais en sueur en arrivant sur le quai de la gare. Ce fut avec bonheur que j'accueillis la fraîcheur de la voiture de première classe où était ma place. Je rangeai mon sac et me laissai tomber dans le fauteuil.

J'avais eu raison de retarder mon départ pour ne pas subir la foule des vacanciers : j'étais seul, excepté une femme à tête blanche à l'autre bout de la voiture.

Midi : le TGV quitta le quai. Le souffle, les mouvements légers du train fendait l'air de sa tête profilée firent que j'entraî dans une douce somnolence.

Quand j'ouvris les yeux, le serpent de fer glissait à travers la campagne, sous un ciel d'azur où flottaient de gros nuages blancs.

Mon attention fut attirée par un pied qui apparaissait deux places devant moi dans la double rangée de fauteuils du côté opposé. C'était le pied droit d'une femme – jeune, certainement –, nu dans une sandale en cuir fauve, qui le tenait par une mince bande à la naissance de la cheville et sur le dessus des doigts – avec le pied, il y avait une partie de la jambe, nue, elle aussi. Et, tel qu'il se montrait à moi, suspendu dans le vide au

niveau du fauteuil, côté couloir, je songeais que la femme devait se tenir appuyée contre le vitrage, le membre déplié.

Pas de bagages au-dessus de ma mystérieuse voisine ; bien que je sois venu par l'arrière, j'étais certain de n'avoir aperçu personne en m'installant : montée dans une autre voiture, elle avait dû mettre du temps avant de trouver sa place, et dans mon assoupissement, je ne l'avais pas entendue arriver.

Je regardai dans le fond de la voiture. La dame à tête blanche avait disparu : sans doute s'était-elle rendue aux toilettes ou à la voiture-bar...

J'ouvris un magazine d'informations. Après quelques instants d'une lecture distraite, mon regard se posait de nouveau sur le pied.

C'était un pied de taille moyenne, aux lignes harmonieuses, et à la cambrure prononcée, comme l'indiquaient la pente du dessus et la courbe du dessous, cela en dépit du fait qu'il reposait sur une semelle plate, ce qui d'ordinaire tend à atténuer la forme en question.

Les doigts étaient minces, le majeur venait à hauteur du pouce dont l'ovale s'arrondissait comme il faut. D'un rose tirant sur le brun, à peine bombés, les ongles étaient coupés court et soignés, mais sans vernis.

Un réseau de veines couleur bronze courait sur le cou-de-pied où se voyait un petit grain de beauté. L'été avait bruni la peau, mais, considérant la couleur et l'uniformité du bronzage, je supposai qu'un hâle naturel préexistait aux effets du soleil, et que ce pied était celui d'une femme aux cheveux sombres.

Quant à la cheville, elle était fine, la peau lisse, sans points visibles d'épilation ; un reflet brillant l'éclairait sur l'arête du tibia.

Il n'y avait rien du fétichiste dans l'intérêt que je portais à ce pied. D'ordinaire, cette partie de l'anatomie féminine suscitait plutôt de l'indifférence chez moi, quand ce n'était pas une pointe d'aversion.

À mon sens, le pied ne ressemblait pas à grand-chose, il était l'élément non achevé, mal dégrossi du corps humain, une sorte de main ratée.

En effet, combien de pieds sont emmanchés sur des chevilles enflées, combien sont disgracieux, difformes, gros, épatés, avec des orteils épais ou tordus, et combien sont trop longs ou trop courts, avec des ongles cannelés, recourbés comme des griffes, pris dans des chairs qu'ils meurtrissent. Il faut dire à leurs décharges, qu'enfermés, confinés, cachés le plus clair du temps, soumis à des exercices répétés, ils doivent encore supporter tout le poids du corps, comme un forçat son sac de pierres.

Avant même l'âge de trente ans, ils connaissent les stigmates irréversibles des diverses pressions et agressions dont ils sont l'objet, en particulier chez la femme sportive, celle qui subit de longues stations debout ou porte des chaussures à talons hauts.

C'est alors un inventaire de durillons violacés nés de frottements et d'ampoules à répétition, des excroissances osseuses, une peau épaissie et rougie, des doigts gonflés aux ongles abîmés. C'est pourquoi il arrive que chez une femme au physique avenant, on ait de cruelles déceptions.

Aussi, lorsqu'il m'était donné de contempler un pied de belle apparence, comme celui-ci, il me séduisait autant sinon davantage qu'une jolie main, en premier lieu parce que la chose était rare, et qu'à ce titre le plaisir des yeux, voire celui du toucher, s'en trouvait décuplé.

Je jetai un œil sur le paysage. Nous traversions un vaste territoire vallonné, où les bois verts succédaient aux prés jaunes, les champs d'ombre aux champs de lumière.

Dans la voiture, le soleil, qui plongeait par intermittence dans les rangées de fauteuils, découpait l'espace en bandes sombres et en bandes de feu.

La dame à tête blanche ne revenant pas, je pensais qu'elle devait s'attarder au bar ; et mon sentiment d'intimité avec la jeune femme en fut renforcé.

Le pied ne portait plus de sandale, il brillait dans la clarté vive du jour. À le voir se livrer à une petite gymnastique au cours de laquelle ses doigts se pliaient et se déplaçaient à volonté, il semblait tout excité par le rai de soleil où il se trouvait, tout émoustillé par sa liberté de mouvement ; il semblait véritablement animé d'une vie propre, sans lien de dépendance vis-à-vis du cerveau qui le commandait ; et, ainsi libre, se montrant dans sa plénitude et dans une nudité totale, il était encore plus beau, plus attirant ; vraiment, il était admirable de proportions, délicat et nerveux, léger et racé ; et il me paraissait impossible, pour ne pas dire incongru, qu'il ne fût pas la propriété d'une jolie fille.

Comme l'archéologue reconstitue le squelette d'un dinosaure à partir d'un os exhumé, je m'efforçais de composer mentalement le reste du corps à l'aide de la partie que j'avais sous les yeux.

La peau s'annonçait partout lisse et soyeuse, la chair souple et ferme, le bras d'une finesse d'attaches à l'image de celle de la cheville. J'avais conscience qu'une cheville mince peut induire en erreur, faire croire à une ligne de mannequin, au lieu qu'on se trouve en présence de cuisses musclées, de hanches rondes et d'épaules larges ; mais ce n'était pas si

fréquent, et j'avais ici l'intuition – sinon le désir – d'une silhouette longiligne, d'une taille déliée et d'une jambe fuselée. Il n'y avait que pour la gorge que j'étais sans opinion, car, en l'espèce, la règle était encore moins établie : on voyait des femmes sveltes ou menues avec de petits seins, quand d'autres étaient nanties d'une forte poitrine. Au demeurant, cela m'était égal.

Il me suffisait de feindre d'aller aux toilettes pour la voir entièrement, pourtant je voulais encore faire durer le plaisir de l'imagination.

Néanmoins, souhaitant confirmer mon hypothèse concernant la couleur de son système pileux, je me haussai sur les mains jusqu'à apercevoir le sommet de sa tête. J'avais vu juste. Ses cheveux étaient noirs, d'un noir corbeau : lissés et brillants, comme pommadés, une raie les séparait au milieu, et je les devinais longs et raides, tombant sur ses épaules.

De même, le crâne oblong laissait augurer une figure étroite, selon moi une fière figure de Méditerranéenne au regard ardent.

Avait-elle pris ses vacances ? Les commençait-elle ? Difficile à évaluer, bien que l'on fût dans le sens Paris-Provence, car elle était sans bagages – à moins qu'elle ne les eût déposés dans les casiers de rangement, à l'entrée de la voiture. En regardant, je distinguai bien un gros sac de toile. Mais était-ce le sien ? Je voulais le croire, comme j'inclinai à la voir comme une fille sensuelle, d'une nature libérée, aimant jouir du soleil sur ses cuisses, son ventre, ses seins, et dès le retour du beau temps, profitant de la moindre occasion pour exposer son corps tout entier à cette brûlante caresse.

D'où m'était venue cette inspiration ? Du pied, bien sûr, doré comme après une saison d'été, alors que nous n'étions

pas encore à la mi-juillet ; mais aussi de la sandale, car elle aurait pu porter des espadrilles ou des escarpins, ou je ne sais quel autre type de chaussures, mais précisément, elle avait des sandales, et par n'importe lesquelles, des sandales qui entraient le pied au minimum. De là, je tirais la conclusion qu'elle avait une exigence de liberté identique en matière vestimentaire.

J'estimais ne pas me tromper en me la représentant légèrement et court vêtue, mais, quoiqu'elle pût être habillée d'une robe, ou d'un short et d'une chemise, je préférais l'imaginer en minijupe et débardeur échancré, porté sur ses seins nus.

Je repris la lecture de mon magazine. En d'autres circonstances, j'aurais été incapable de me remémorer ce que j'avais lu, mais les détails de ces minutes sont à jamais gravés dans mon cerveau – même s'ils n'ont pris un sens qu'après que je les ai eu vécus. Donc, je m'étais arrêté sur un article qui traitait de la représentation de la mort au Moyen Âge ; je me souviens avoir trouvé cela d'une naïveté risible, d'autant que ne croyant pas en un au-delà, toute démarche allégorique autour de ce thème m'apparaissait spontanément saugrenue.

Pour cette raison, et aussi parce que le pied avait jeté le trouble dans mon esprit, j'arrêtai ma lecture pour reprendre l'observation dudit pied.

Celui-ci bougeait maintenant d'avant en arrière. À certains moments, il s'appuyait contre le dossier du fauteuil devant lui, et il y exerçait une forte poussée à l'aide de ses doigts, de telle sorte que sa cambrure naturelle s'accroissait, et que la cheville se creusait le long du tendon d'Achille, bandé à l'extrême. Puis il reprenait le léger mouvement de balancier qui me captivait.